

même il serait victorieux dans les combats qu'il livre lui-même, il n'en est pas de même de ceux que livrent ses lieutenants. Le maréchal Oudinot a été battu à Grossbeeren; Macdonald à Katzbach; Vandamme a été fait prisonnier à Kulm; Ney, Ney lui-même, le brave des braves, mis en déroute à Dennewitz. Napoléon est à bout de forces, il a tiré de la France tout ce qu'il peut en tirer en fait de soldats. Il aura beau frapper la terre du pied maintenant, il n'en fera plus rien sortir. Les autres ont des réserves d'hommes considérables; s'ils sont repoussés, ils reviendront plus nombreux qu'auparavant.

— Le vrai moment pour les grandes âmes, c'est quand tout semble perdu! dit Hector.

— Aussi je ne veux pas dire que l'Empereur nous abandonnera sans faire tout ce qu'il est humainement possible de faire pour nous défendre. Je dis simplement que, quoi qu'il fasse, nous sommes perdus, à moins pourtant qu'il ne se décide à faire la paix.

Mais c'était une chose à quoi l'Empereur ne pouvait se résoudre.

— Qui parle de paix quand l'ennemi est à nos portes! disait-il. Non, il faut combattre, et quand nous aurons vaincu, alors nous pourrons parler de paix! La paix, je la veux; mais je la veux solide et honorable! La France compte sur moi. Je ne ferai rien qui puisse l'avilir, ni moi avec elle. — Sachez-le, disait-il encore, quelques jours plus tard aux députés, je suis un homme qu'on tue, mais qu'on n'outrage pas. Dans trois mois nous aurons la paix, les ennemis seront anéantis, ou je serai mort. Ceux qui oseront fouler du pied le sol français ne tarderont pas à s'en repentir.

Au commencement de novembre, au moment où Hector espérait que l'Empereur allait le rappeler près de lui, il était revenu pour préparer une nouvelle campagne.

Dès son arrivée, en dépit des inquiétudes, des angoisses qui serraient tous les cœurs, la vie de la cour reprenait comme par le passé. L'Empereur voulait qu'on s'amusât — ou du moins qu'on en eût l'air. Les fêtes et les bals se multiplièrent, plus brillants que jamais; les courtisans recommencèrent à faire leurs courbettes, à se montrer aussi obséquieux et à approuver tout ce que disait ou faisait l'Empereur, quitte à le déchirer par derrière.

Hector avait repris son emploi auprès de Napoléon, qui l'avait reçu avec sa bonté habituelle.

— Eh bien! lui dit-il en lui tirant l'oreille, es-tu content d'avoir une sœur?

— Ah! Sire, vous savez?...